

Transformations et perspectives de l'éthique Une réponse à Guy Jobin

Les réflexions nuancées de Guy Jobin sur l'éthique théologique ne provoquent pas d'opposition fondamentale chez son répondant. Elles reflètent très bien un consensus large qui permet une interaction immédiate et stimulante entre collègues des deux côtés de l'Atlantique grâce à un nombre important de références partagées et de thèmes de recherche et d'enseignement qui sont similaires dans les deux contextes. Je me permets de réagir malgré tout par quelques points complémentaires qui concernent la crise actuelle d'une discipline théologique qui doit faire un effort pour mériter pleinement sa place dans l'université et dans la société d'aujourd'hui.

HISTOIRE ET NOMS D'UNE DISCIPLINE

Je ne partage pas sans réserve le diagnostic optimiste selon lequel l'éthique se porte bien actuellement dans le cadre de la théologie (catholique) et fait preuve d'une grande « vitalité ». Dans la francophonie européenne, il y a trop peu de personnes qui choisissent cette spécialisation au niveau du master et encore moins qui s'orientent vers un doctorat et vers des recherches postdoctorales. Contrairement à tout ce qui a été dit il y a trente ans, l'éthique manque apparemment d'attractivité et de jeunes personnes qualifiées pour assurer des candidatures nombreuses et excellentes pour les postes vacants dans les années à venir. Guy Jobin revient sur un changement de paradigme qui aurait dû améliorer la situation : de la « théologie morale » d'un catholicisme prémoderne avec ses obsessions régulatrices vers une « éthique théologique » finalement arrivée à une autre vision de la normativité, avec une plus grande souplesse réflexive. Un tel récit nous arrange bien dans le sens qu'il nous situe parmi les modernes qui ont appris leur leçon d'*aggiornamento* et qui savent lire « les signes des temps » selon une herméneutique éclairée du concile Vatican II.

Une telle lecture est séduisante. Mais il me semble qu'elle ne rend pas justice à la complexité des transformations attribuées à la dynamique conciliaire. Le changement de l'appellation, de « théologie morale » à « éthique théologique », reste un exercice de cosmétique sémantique s'il n'y a pas d'autres modifications en profondeur. L'opération est surtout marquée par la réalité sociologique d'un catholicisme qui est en pleine crise en 2020 et qui n'a pas entièrement bénéficié de l'élan progressiste et libérateur de Vatican II. Le concile ne symbolise qu'un moment de restructuration et d'ouverture dans un processus de démocratisation et de participation qui, malgré les meilleures intentions, reste limité par un pouvoir clérical qui donne l'impression de s'accrocher à ses privilèges jusqu'au stade terminal de son existence.

Les spécialistes de l'éthique en philosophie – n'oublions pas que l'éthique est tout d'abord une discipline strictement philosophique – ne perdraient jamais leur temps avec la question de savoir s'il vaut mieux dire « philosophie morale » ou « éthique philosophique ». Les nuances sont minimes. L'éthique théologique n'échappe pas au problème d'une théologisation de son objet, ce qui la rend suspecte aux yeux des philosophes dont certains s'intéressent également à la difficile articulation de la morale et de la religion. Les spécialistes de l'éthique en théologie se trouvent face à un véritable problème : ou bien ils ou elles font la même chose que leurs homologues en philosophie (dans ce cas, on n'a pas besoin de cette discipline spéciale), ou bien ils ou elles adoptent une posture théologique qui doit être explicitée (dans ce cas, le monde séculier n'est pas à l'aise avec un regard orienté idéologiquement). J'ai toujours trouvé nettement plus plausible de parler d'une « éthique chrétienne » et d'éviter l'amalgame avec une théologie qui déterminerait les modalités de l'élaboration de la morale.

Tant mieux si les catholiques n'arrivent plus à s'arranger avec une « théologie morale » poussiéreuse et liberticide. De toute façon, Vatican II n'est que le début d'une transformation qui fait son chemin très lentement. Parmi les impulsions conciliaires en faveur de la modernisation de l'éthique catholique, on a l'habitude de citer la fameuse phrase du décret *Optatam totius* de 1965 qui parle d'une théologie morale « nourrie » par la Bible (« la doctrine de la Sainte Écriture ») afin de mettre « en lumière la grandeur de la vocation des fidèles dans le Christ et leur obligation de porter du fruit dans la charité pour la vie du monde » (§ 16). On oublie parfois que cette phrase est issue d'un décret concernant la formation des séminaristes. Avec ce langage pastoral,

nous sommes loin de la réalité d'une faculté de théologie dans une université d'aujourd'hui, qui ne vit plus dans l'évidence d'un milieu homogène animé par des prêtres. Les contacts entre éthique et exégèse n'ont pas produit des recherches novatrices. Le point le plus délicat de la tradition chrétienne – la compréhension d'un Dieu qui agit dans l'histoire et qui peut être mis en relation avec l'agir humain – est traité avec pudeur et réserve sans fournir des interprétations convaincantes au-delà de dérives identitaires et fondamentalistes.

D'une certaine manière, l'éthique chrétienne touche au cœur de la théologie si elle accepte le défi de trouver une expression adéquate et compréhensible pour une vie menée « à la lumière de la foi » (une autre formule qui devrait être explicitée longuement pour éviter la langue de bois), ce qui semble être un problème quand on vise éthiquement un discours rationnel et universellement communicable. L'éthique dans le contexte du catholicisme donne trop souvent encore aujourd'hui l'impression d'être réactive au lieu de faire preuve de créativité. Elle reste bizarrement sous l'impact d'un magistère produisant des documents qui demandent des commentaires. Cette manière de « travailler » est poussée à l'extrême par certaines versions d'éthique sociale qui répètent, commentent ou critiquent *ad nauseam* des documents romains. Une encyclique comme *Laudato si'* est certainement plus réjouissante que d'autres documents du même genre. Mais elle reste un texte avec ses forces et faiblesses et cherche à rencontrer l'intelligence de ses lecteurs et lectrices, pas de perroquets.

Le style approprié d'une éthique chrétienne est à cultiver par chaque génération en dialogue avec la réalité étudiée par les sciences humaines, par la médecine et par les sciences et technologies. Si Vatican II garde son importance comme une source d'inspiration et comme un moment historique, il ne peut pas servir d'excuse pour ne bouger que très lentement. Il n'est qu'un point de départ encore fortement enraciné dans un milieu en voie de disparition dans le monde occidental.

LES CONTENUS

L'éthique en tant que démarche normative n'est pas limitée à une liste déterminée de thèmes et de problématiques. Les questions dignes d'une interrogation éthique sont multiples et évoluent avec les circonstances. Guy Jobin a raison de constater une dynamique de

pluralisation à l'intérieur et à l'extérieur du catholicisme. Ce qui faisait partie des sujets tabous à un certain moment peut être discuté ouvertement aujourd'hui, notamment en matière de sexualité et de genre. Malgré cette évolution permanente, il est possible de dresser un tableau provisoire des grands thèmes qui doivent être à l'ordre du jour de l'éthique chrétienne comme de toute autre éthique séculière ou religieuse : l'écologie, le changement climatique, les technologies d'information, l'intelligence artificielle, la migration, le retour des nationalismes, etc. Je me retrouve pleinement dans l'agenda esquissé avec lucidité par Guy Jobin. Les personnes impliquées dans la recherche et dans l'enseignement en éthique choisiront leur domaines de spécialisation en fonction de leurs compétences et de leurs centres d'intérêt. En éthique, il y a toujours assez de matière pour tout le monde. L'éthique de demain s'intéressera à des questions que nous ne pouvons pas encore imaginer aujourd'hui.

Le monde francophone connaît moins la différenciation institutionnalisée dans les facultés de théologie en Allemagne et en Autriche, entre chaires de théologie morale (ou d'éthique théologique) et chaires d'éthique sociale. Ces approches différenciées ont l'avantage d'un plus haut niveau de spécialisation dans chacun des domaines, avec la possibilité de pousser plus loin le degré de perfectionnement, par exemple en contact avec les sciences sociales et leurs méthodes théoriques et empiriques. Dans un tel schéma, la bioéthique est attribuée traditionnellement à la théologie morale. Il est évident que cela risque de passer sous silence les aspects plutôt structurels du système de santé et de l'accès équitable aux soins. Des arguments très forts plaident en faveur d'une communication plus facile entre les différents champs d'éthique « appliquée » et également entre ces éthiques sectorielles et une réflexion plus fondamentale. La pluralisation, évoquée à juste titre par Guy Jobin, s'exprime dans une diversité d'approches qui s'éloignent souvent de plus en plus d'un projet fédérateur qui devrait être autre chose que la doctrine favorisée par une autorité religieuse.

L'éthique chrétienne dans sa version catholique a été marquée par une tension bizarre : une éthique plutôt progressiste sur le plan des questions de justice sociale et une éthique obsédée par des normes rigides quand il s'agit de maîtriser les questions de vie et mort, de corporité et de sexualité. Les réponses aux grandes questions de la société contemporaine ne se trouvent pas dans les catéchismes et dans les encycliques. Elles doivent être élaborées dans un effort collaboratif de toutes

les personnes potentiellement concernées par les règles à établir. Aujourd'hui, la crise sanitaire du coronavirus montre la nécessité de sortir de sa zone de confort et de mobiliser toutes les forces de l'imagination morale pour arriver à des jugements pondérés et responsables.

LES MÉTHODES

Par rapport à d'autres disciplines théologiques, l'éthique est souvent celle qui s'éloigne le plus du noyau de la doctrine chrétienne. Elle est en contact permanent avec pratiquement toutes les autres facultés d'une université. Ce qui peut impliquer un risque de dispersion représente positivement la chance de collaborations multiples dans une collégialité qui dépasse largement le petit monde de la théologie. C'est pourquoi on pourrait considérer l'éthique comme les affaires étrangères de la théologie : rigoureusement interdisciplinaire, avec un ancrage dans la philosophie morale et un souci de rendre l'argumentation raisonnable et compréhensible.

L'autonomie de la raison permet de s'abstenir de déduire des normes à partir d'une doctrine préfabriquée et complètement formée. La présence d'une telle éthique peut être salutaire pour une théologie qui n'a pas peur non plus d'une argumentation transparente et critique. Il est plus exigeant de revisiter les thèmes de l'éthique dans un contexte qui se veut théologique. Guy Jobin fait une proposition intéressante : l'expérience de l'altérité. Elle est pertinente théologiquement sans être exclusivement théologique. Il est tout à fait possible, en effet, d'avoir une attention particulière pour la souffrance et la fragilité de l'autre sans être motivé par une croyance religieuse.

ET LA RELIGION DANS TOUT CELA ?

La question cruciale est celle que pose Gretchen au protagoniste dans la tragédie allemande *Faust* de Goethe : « Et qu'en est-il pour toi de la religion ? » Une éthique chrétienne devenue rationnelle a plus ou moins réussi à se débarrasser de cette question gênante qui est désormais confiée à la conviction intime et à la conscience de chaque personne. L'interrogation est de retour dans une constellation interreligieuse dans laquelle les partenaires du dialogue veulent savoir ce

que chaque religion pense de tel ou tel problème moral. Il n'est pas facile d'y répondre sans perdre les nuances qui sont le résultat d'un long processus d'émancipation et d'apprentissage. L'expérience de beaucoup de rencontres inter-convictionnelles montre qu'il est loin d'être évident de préciser ce que pensent le catholicisme, le protestantisme, le judaïsme ou l'islam d'un problème moral précis. La réponse devient très vite caricaturale et retombe dans des stéréotypes souvent déjà déconstruits avec succès à l'intérieur d'une tradition spécifique qui a appris à respecter une diversité de regards normatifs parmi ses adhérents. Paradoxalement, on demande une identification plus ferme avec une version standard d'une doctrine à partir du moment où les nuances sont cherchées ailleurs : dans la comparaison avec d'autres horizons de sens.

L'éthique qui a trouvé une certaine reconnaissance académique dans le cadre d'une théologie catholique ou protestante universitaire est confrontée à une situation moins confortable dans le contexte des sciences des religions parmi lesquelles elle doit encore définir sa place. Dans l'orthodoxie chrétienne, la théologie morale manque d'un statut fort parce que cette réflexion est subordonnée à une attitude spirituelle qui oriente les choix éthiques. Les échanges avec d'autres sensibilités religieuses à l'intérieur et à l'extérieur du christianisme ne sont qu'au début d'une aventure intellectuelle qui est liée à la transformation des études sur le phénomène religieux dans des universités qui voient les limites d'une approche confessionnelle.

SORTIR DE LA TOUR D'IVOIRE

Une dernière observation concerne la visée pratique de toute éthique. La légitimation la plus importante de cette discipline universitaire est l'orientation vers une pratique informée et éclairée par la critique. Elle trahirait son mandat si elle voulait se contenter de considérations abstraites sans le moindre intérêt pour des décisions concrètes, souvent douloureuses et parfois tragiques. Une éthique qui ne veut pas se salir les mains reste enfermée dans un jeu interminable avec des concepts complexes déconnectés de la réalité.

Selon mes expériences dans plusieurs contextes universitaires, peu de lieux pratiquent une formation en éthique cherchant explicitement le contact avec un terrain d'investigation. Une telle ouverture à la

recherche contextuelle aiderait beaucoup à éviter des discours moralisateurs ou des discours sophistiqués et jargonnant. Comment faire pour dégraisser les concepts pompeux qui ne sont pas opérationnels ? Les étudiant.e.s en éthique théologique devraient être initié.e.s à ce travail critique pour apprendre à se rendre utiles dans l'analyse de vrais conflits décisionnels et à se méfier d'un style qui ne cherche qu'à impressionner et à intimider le public au lieu de l'encourager à assumer sa responsabilité. Il y a du travail sur le chantier de l'éthique chrétienne en dialogue avec la théologie, les sciences des religions et d'autres disciplines au service de l'université, de la société et d'une pratique religieuse intellectuellement audible et convaincante. Merci à Guy Jobin qui incarne un tel projet d'éthique.

jargonnants

Walter LESCH (UCLouvain)